

NADEJDA TEFFI : LA LANGUE RUSSE EN EXIL

Valentine Meyer

On peut expliquer la méconnaissance de Nadejda Teffi par les lecteur·ices français·es par le fait qu'elle publia exclusivement en langue russe, même après son départ définitif de Russie en 1918. C'est sur le terrain de la langue que nous proposons de mener notre réflexion, en tant qu'elle fut pour Teffi un enjeu de débat politique majeur, dans lequel elle prit position contre d'autres auteur·ices émigré·es, mais également un champ d'expérimentation poétique infini et fécond. Sur le pan métalittéraire, la langue russe en émigration a immédiatement été pensée par la diaspora comme un moyen de concurrencer la langue soviétique telle qu'elle se développait en Russie. La tentation de l'hypercorrection et du conservatisme d'une prétendue pureté de la langue constitue selon Teffi un péril pour la création littéraire et pour la formulation d'idées nouvelles. Sur le plan poétique ensuite, cette situation de diglossie est l'occasion pour Teffi d'une réflexion sur le génie des langues, et sur la non-correspondance entre les objets et les signes, plus particulièrement les signes traduits. Teffi nous entraîne dans un processus d'étrangement – *отстранение* – à rebours, un exil langagier où la langue maternelle, familière et rassurante, ne parvient plus à désigner les objets devant lesquels elle reste impuissante.

Mots-clés

Migration ; Langue ; Russe ; Diglossie ; Bilinguisme.

NADEJDA TEFFI : RUSSIAN LANGUAGE IN EXILE

One possible explanation for French reader's unfamiliarity with Nadejda Teffi is that she published exclusively in Russian, even after her definitive departure from Russia in 1918. It is in the field of language that we propose to focus our reflection, insofar as it was for Teffi a major issue of political debate, in which she took a stand against other émigré authors, but also an infinite and fertile field of poetic experimentation. On the metaliterary front, the Russian language in emigration was immediately seen by the diaspora as a means of competing with the Soviet language as it developed in Russia. According to Teffi, the temptation of hypercorrection and conservatism of a supposed purity of the Russian language constitutes a danger for literary creation and for the formulation of new ideas. On a poetic level, this situation of diglossia is an opportunity for Teffi to reflect on the genius of languages, and on the non-correspondence between objects and signs, and more particularly translated signs. Teffi takes us into a process of estrangement – *отстранение* – in reverse, a linguistic exile where the mother tongue, familiar and reassuring, can no longer designate the objects in front of which it remains powerless.

Keywords

Migration ; Language ; Russian ; Diglossia ; Bilingualism.

<https://doi.org/10.6092/issn.2035-7141/18977>

NADEJDA TEFFI : LA LANGUE RUSSE EN EXIL

Valentine Meyer

Рассказывали мне: вышел русский генерал-беженец на Плас де-ла-Конкорд, посмотрел по сторонам, глянул на небо, на площади, на дома, на магазины, на пеструю, говорливую толпу, почесал переносицу и сказал с чувством: – Все это, конечно, хорошо, господа! Очень даже все это хорошо. А вот... ке фер? Фер-то ке?

On m’a raconté l’histoire suivante : un général-émigré russe descend place de la Concorde, regarde sur les côtés, le ciel, la place, les maisons, les magasins, la foule bariolée et bruyante, se gratte la moustache et dit avec émotion : – Bien sûr, tout cela est bien, messieurs ! Très bien même. Mais voilà...
que faire ? Faire-to que ?*¹
Teffi, “Ке фер”

Ce bon mot, entendu par Teffi au cours d’un salon littéraire, lui inspira le sujet d’un feuilleton paru dans les *Dernières nouvelles* (journal de l’émigration russe publié à Paris) du 17 avril 1920. Il circula dans toute la diaspora, et le calembour devint une sorte de slogan de ralliement, exprimant l’étourdissement, le vertige provoqué par le déracinement qu’est l’exil, et illustrant la transformation de la langue russe hors de ses frontières géographiques.

Teffi, née à Saint-Petersbourg en 1872 et morte à Paris en 1952, fut une autrice majeure dans la Russie impériale – on compte parmi ses lecteur·ices fidèles le tsar Nicolas II lui-même. Dès 1905 elle exprime un certain enthousiasme politique pour les mouvements révolutionnaires, elle écrit de nombreux feuilletons qui promeuvent l’éducation des classes sociales les plus défavorisées et appellent les

¹ Toutes les traductions proposées dans cet article sont de l’autrice, et à paraître en 2024 aux éditions YMCA-Press.

élites intellectuelles à s'engager politiquement². A partir de 1918 cependant son engouement est refroidi par les dérives violentes de la révolution bolchevique, et elle fuit d'abord à Kiev en 1918, puis à Odessa, d'où elle gagne Constantinople en bateau. Ce périple fait l'objet de son autobiographie *Souvenirs, une folle traversée de la Russie révolutionnaire*.

Elle arrive à Paris à la fin de l'année 1919, et conserve un rythme de publication très soutenu : on estime qu'elle publie de manière presque hebdomadaire dans de nombreux journaux d'émigré·es (*L'oiseau de feu*, *Dernières nouvelles*, *Renaissance* de Pierre Struve)³. Ses feuilletons, très attendus et commentés, sont lus dans toute la diaspora : à Paris, Berlin, Belgrade, jusqu'aux États-Unis et en Chine. Dès avril 1920, Teffi anime à son domicile, situé près de l'église de la Madeleine, un salon littéraire que fréquentent de nombreuses grandes figures de l'intelligentsia émigrée, dont Alexeï et Natalia Tolstoï, Boris Zaïtsev, Ivan et Véra Bounine, ses ami·es proches (Haber 2019). Elle organise également des soirées caritatives au cours desquelles elle fait jouer ses pièces de théâtre, comme *Пессимизм и Оптимизм* [*Pessimisme ou Optimisme*] écrite avec Don-Aminado et représentée le 31 octobre 1926 à l'occasion d'une « soirée des optimistes » (Keijser et Zal'tsman 2021). Ses contacts avec les milieux intellectuels français sont avérés mais beaucoup plus lâches. Teffi bénéficie de la politique antisoviétique de la revue *Le Mercure de France* pour faire paraître dès le début des années 1920 quelques textes traduits en français. En 1929 elle participe aux premières réunions du *Studio franco-russe*, groupe de débats créé à l'initiative de jeunes auteurs émigrés rassemblant intellectuel·les français·es et russes dans le but de promouvoir la collaboration des élites culturelles russes et françaises en réponse à la politique culturelle soviétique très active (Livak 2004). Elle y fréquente des auteurs français d'une grande diversité politique aussi bien qu'esthétique (de Philippe Soupault et André Malraux à Jacques Maritain et François Mauriac), avant que le groupe n'éclate, entraînant le départ des auteurs

² C'est le cas par exemple de son feuilleton « Les déserteurs », paru dans le numéro 134 de *La Parole russe* le 15 juin 1917.

³ Pour une bibliographie exhaustive des publications de Teffi dans la presse et en recueils, on consultera l'excellente thèse d'Elizabeth Neatrou (Neatrou 1972).

“bolchevisants” et de gauche. Ces contacts avec les élites culturelles françaises semblent cependant se limiter aux activités du *Studio*, le cercle de sociabilité de Teffi demeurant quasi-exclusivement russe, de même que son lectorat.

Sa pratique des épigraphes dans son seul roman *Un roman d'aventures* démontre en revanche une grande connaissance des classiques de la littérature française (Proust, La Rochefoucauld, Mauriac, Anatole France, etc.), et rappelle la francophilie de la classe intellectuelle russe. Pour ce qui est d'évaluer la maîtrise de la langue française par Teffi, une carte postale écrite à son amie Zaitseva nous apprend que sa fille corrige avec sévérité ses fautes⁴. On peut émettre l'hypothèse selon laquelle Teffi ne maîtriserait pas assez le français pour en faire sa langue d'écriture : elle n'a en effet écrit qu'en russe, et demeure très peu traduite en français aujourd'hui⁵.

Si Teffi vint à la littérature très jeune par le biais de la poésie lyrique⁶, sans doute pour suivre les traces de sa grande sœur Mira Lokhviskaïa, poétesse célèbre, c'est grâce à la presse satirique qu'elle atteint la renommée en Russie prérévolutionnaire. Ses premières contributions sont des poèmes pour la rubrique littéraire du quotidien bolchevique *Новая жизнь* [*Nouvelle vie*] en 1905, dont les rédacteurs étaient à l'époque Lénine et Gorki. On y lit notamment « Пчелки » [« Les Abeilles »], fable politique sur la classe ouvrière, republiée dans toutes les anthologies de poésie soviétique à partir des années 1960. À la même époque elle collabore régulièrement au journal de son ami Avertchenko *Satirikon*, et offre de petites pièces humoristiques et politiques au théâtre *Кривое зеркало* [*Le Miroir rond*]. Ainsi naquit la prédilection de Teffi pour les genres courts et le ton satirique, qu'elle conservera en émigration, bien que ses œuvres écrites en France soient sensiblement moins politiques. Le ton humoristique reste prédominant dans ses écrits d'exil, qui s'attachent à décrire les conditions de vie et les vicissitudes de ses compatriotes

⁴ La lettre en question est citée et traduite par Edythe Haber (Haber 2019). Citation originale : « Valichka has been busy with my education: she painstakingly (with concealed horror) corrects my mistakes in French »

⁵ Nous avons signalé les traductions de Mahaut de Cordon-Prache de ses *Souvenirs* et de son *Roman d'aventures*, signalons également la traduction d'un recueil de nouvelles *Et le temps s'arrêta* par la même traductrice.

⁶ Son premier livre publié est un recueil de poèmes, *Семь огней* [*Sept feux*] en 1910.

émigré·es, mais il est cependant toujours contrebalancé par la thématique très récurrente de la nostalgie. C'est cette union du rire et des larmes que l'autrice choisit de mettre en avant pour expliquer sa poétique :

Я родилась в Петербурге весной, а, как известно, наша Петербургская весна весьма переменчива: то сияет солнце, то идёт дождь. Поэтому и у меня, как на фронтоне древнего греческого театра, два лица: смеющееся и плачущее.⁷

Je suis née à Saint-Petersbourg au printemps, et, comme chacun sait, notre printemps pétersbourgeois est très changeant : tantôt le soleil brille, tantôt il pleut. C'est pour cela que moi aussi j'ai, comme au fronton du théâtre grec antique, deux visages : l'un qui rit, et l'autre qui pleure.

La prédilection de Teffi pour les genres courts ne se dément pas : on compte pas moins de trente-trois recueils de ses feuilletons et nouvelles, et une seule œuvre longue : son roman intitulé *Un roman d'aventure*. Interrogée sur cette pratique par le journal *Иллюстрированная Россия* [*La Russie illustrée*] en février 1926 pour la rubrique « Как я живу и работаю » [« Comment je vis et travaille »], qui s'intéressait aux habitudes de travail des artistes, elle répond :

Вы смотрите на этот столик ? Да он очень маленький [...] Большой вещи писать не собираюсь. И, кажется, ясно почему. Подождём большого стола. А не дождёмся – *tant pis*.

Vous regardez cette petite table ? Oui elle est vraiment minuscule [...] Je n'arrive pas à écrire une grande œuvre. Et, semble-t-il, la raison à cela est claire. On verra quand j'aurai une grande table. Mais je ne peux pas attendre – tant pis.

A l'issu de cette brève introduction, qui nous a permis de situer Teffi à la fois dans la diaspora littéraire russe, mais aussi dans sa situation langagière, nous nous proposons de montrer comment la langue littéraire dans les feuilletons de Teffi est en même temps le lieu de mise en évidence des souffrances liées à l'exil et au déracinement, mais aussi la source d'une richesse créatrice infinie, par l'apport de mots et de tournures étrangers qui font de son russe une langue nouvelle, souple, bigarrée.

⁷ Cité par Vereshchagin (1968, 8).

La fracture entre signifiants maternels et signifiés étrangers

Teffi témoigne dans ses feuilletons d'une crise de la langue traversée par ses compatriotes en exil. Pour faire comprendre comment le processus de l'émigration affecte la langue de l'écrivaine exilée, nous pouvons repartir des distinctions établies par Ferdinand de Saussure entre signifiant, signifié et valeur (Saussure 1995). Saussure appelle signifié le concept que le mot cherche à désigner, et signifiant l'image acoustique, ou le mot lui-même, dans sa matérialité. Il remarque cependant que le français n'a qu'un mot, *mouton*, pour désigner à la fois l'animal vivant et la viande issue de cet animal, quand l'anglais, lui, a deux mots distincts : respectivement *sheep* et *mutton*. Saussure souligne ainsi que les mots *sheep* et *mouton*, s'ils renvoient au même signifiant, n'ont pas la même valeur : ils ne recouvrent pas exactement le même champ de significations⁸. Ainsi la traduction est-elle une opération nécessaire et non automatique, en tant que les mots de langues différentes ne sont pas strictement équivalents, et donc simplement interchangeables. La position langagière de l'émigré.e n'est donc pas seulement affectée par le passage d'une langue maternelle à une langue étrangère, elle est surtout affectée par la différence de valeurs entre les mots des deux langues, qui rend difficile la traduction en une langue étrangère d'une pensée ou d'une émotion formulée mentalement dans sa langue maternelle, opération source de nombreux quiproquos.

Un estrangement à rebours : comment « traduire l'âme russe en français » ?

L'estrangement – *остранение* – est un procédé littéraire mis en lumière par le mouvement formaliste russe, et théorisé par Victor Chklovski⁹. Il consiste à rompre l'automatisme du langage qui s'imisce dans toute perception, en présentant des choses familières par des formes nouvelles, inattendues : c'est la fonction du langage poétique. Il s'agit ainsi de mettre à distance, de défamiliariser un objet pourtant bien

⁸ Voir à ce propos le chapitre IV de la deuxième partie du *Cours de linguistique générale* (Saussure 1995) intitulé "La valeur linguistique".

⁹ *L'Art comme procédé* paru en Russie en 1917 (Chklovski 2018).

connu, en lui appliquant de nouvelles formes langagières, afin d' « extraire l'objet de l'automatisme de la perception » (Chklovski 2018).

– Скажите, ведь леса-то все-таки остались? Ведь не могли же они леса вырубить: и некому и нечем. Остались леса. И трава зеленая, зеленая русская.

Конечно, и здесь есть трава. И очень даже хорошая. Но ведь это ихняя «L'herbe», а не наша травка-муравка. И деревья у них может быть очень даже хороши, да чужие, по-русски не понимают.

У нас каждая баба знает, – если горе большое и надо попричитать – иди в лес, обними березоньку крепко двумя руками, грудью прижмись и качайся вместе с нею и голоси голосом, словами, слезами, изойди вся вместе с нею, с белою, с русскою березонькой.

А попробуйте здесь:

– Allons au Bois de Boulogne embrasser le bouleau !

Переведите русскую душу на французский язык... Что?

– Mais dites, il reste tout de même des forêts ? Ils ne peuvent tout de même pas abattre toutes les forêts, personne ne peut faire cela.

Il reste des forêts. Et de l'herbe verte, verte et russe. Bien sûr, ici aussi il y a de l'herbe. Et même de la très belle herbe. Mais il est évident qu'il s'agit de leur « L'herbe », et pas de notre *travka-mouravka*. Et leurs arbres sont sans doute aussi très beaux, mais ils sont étrangers, ils ne comprennent pas le russe.

Chez nous chaque babouchka le sait, si tu as un grand chagrin, et que tu as besoin de te lamenter, va dans la forêt, enlace fermement un arbre de tes deux bras, serre ta poitrine contre son tronc, balance-toi avec lui et vide-toi de toute ta voix, de tous tes mots, de toutes tes larmes avec lui, avec ce bouleau russe et blanc.

Mais ici essayez donc : – Allons au Bois de Boulogne embrasser le bouleau ! Traduire l'âme russe en français... Et alors ?

Ce feuilleton, intitulé « Nostalgie », s'ouvre sur un émigré russe s'inquiétant de ce que les bolchéviques auraient détruit toutes les forêts de Russie, l'exploitation forestière ayant connu un essor massif à partir de 1917 pour les besoins de la croissance industrielle, au point de provoquer en 1922 une grave pénurie de combustible. La construction en chiasme de la phrase lui confère une forte tonalité nostalgique (« de l'herbe verte, verte et russe »), avec la répétition de l'adjectif vert, et l'association de l'herbe et de la Russie, comme si l'herbe devenait un attribut de l'identité russe, ce que confirme la suite du texte. Le narrateur compare « L'herbe » française – en français dans le texte – avec la « *travka-mouravka* » russe. On remarque tout d'abord que le mot français est précédé de son article défini, qui est ici inutile du fait de la présence antérieure d'un adjectif possessif, mais qui confère une sorte de solennité à l'herbe, renforcée par la présence de la majuscule, également inutile ici du point de vue syntaxique. L'apposition d'un adjectif possessif de

troisième personne du pluriel, de même que l'article avec une majuscule confèrent un côté très froid, très distant au mot, ce qui fait ressortir par contraste la chaleur de la tournure pléonastique « *travka-mouravka* », à laquelle est apposé un adjectif possessif de première personne du pluriel. Le mot *travka-mouravka* est familier pour un locuteur russe, rassurant, grâce au redoublement synonymique et à l'adjonction récurrente du suffixe hypocoristique *-ka*, cependant l'objet qu'il aurait dû désigner est, quant à lui, étranger : c'est « L'herbe » française, monosyllabe particulièrement sec en comparaison. Teffi démontre ici l'intraduisibilité des langues : même s'ils sont censés désigner la même chose extérieure, les mots « herbe » et « *travka-mouravka* » ne désignent pas les mêmes réalités : l'herbe française ne sera jamais l'équivalente de l'herbe russe. La suite du feuilleton appuie cette thèse sur le plan comique, avec la personnification des arbres « qui ne comprennent pas le russe ». Les arbres en question sont bien entendu des bouleaux, emblème national de la Russie, qui étaient vénérés par les Slaves païens notamment lors de la fête de Siémik (ou *Семик*) qui se déroulait au mois de juin, pendant le solstice d'été. Teffi décrit ensuite le rituel qui consiste à étreindre l'arbre pour se lamenter, le bouleau étant réputé pour ses propriétés purificatrices, sur un plan symbolique, comme c'est le cas ici, mais également dans un sens plus physiologique, puisque ses branches sont utilisées lors du bain russe (ou *баня*) pour nettoyer la peau et améliorer la circulation sanguine. La phrase est longue et mélodieuse, par l'apposition de nombreux mots à l'instrumental qui lui confèrent un rythme chantant, ce qui crée un contraste et accentue l'effet de chute provoqué par la phrase en français « Allons au Bois de Boulogne embrasser le bouleau ». Cette phrase produit un effet comique par le biais de la paronomase entre *bouleau* et *Boulogne*. Teffi met ici à rebours le processus de l'étrangement : ce n'est pas le mot, la langue poétique qui produit une impression d'étrangeté sur un objet familier. Dans cet extrait au contraire c'est le mot, le signifiant qui est familier, mais le signifié demeure étranger. C'est donc tout l'univers de l'émigré qui est comme « étrangé » : sa langue maternelle ne parvient pas à rendre les impressions que produit sur lui l'altérité qu'est la nature française.

Recréer dans la langue la Russie perdue

Puisque « L'herbe » du bois de Boulogne ne suffit pas à se consoler de la perte des bouleaux russes, les personnages émigrés de Teffi vont tenter de ressusciter leur Russie perdue dans la langue même, qui devient leur patrie immatérielle.

Teffi décrit la petite société formée par l'émigration russe parisienne dans le feuilleton « Городок (Хроника) » [« Le village (Chronique) »] (Teffi 1927, 5). Elle y décrit la diaspora russe comme une petite ville russe à proprement parler :

Это был небольшой городок – жителей в нем было тысяч сорок, одна церковь и непомерное количество тракторов. Через городок протекала речка. В стародавние времена звали речку Секваной, потом Сеной, а когда основался на ней городишко, жители стали называть ее «ихняя Невка».

C'était une petite ville pas bien grande, on y trouvait environ quarante mille habitants, une seule église et un nombre disproportionné d'auberges. Un petit fleuve traversait la ville. Autrefois on l'appelait Sequana, ensuite Seine, et quand fut fondée sur ses berges la petite ville, ses habitants se mirent à l'appeler « notre petite Neva ».

On retrouve dans cette description les lieux typiques d'un village russe, à commencer par l'église, dont la présence rappelle le lien affectif particulier qui unit les émigrés russes à la tradition orthodoxe. Alors que l'Église orthodoxe en Russie traverse au début du XXe siècle une importante crise, qui se traduit notamment par l'abandon sensible des pratiques religieuses, l'exil a donné lieu à un retour des Russes émigrés à l'église, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, le déclassement social et l'appauvrissement lié au départ précipité de Russie et à la débâcle de l'armée blanche a trouvé dans la religion une justification spirituelle : il s'agit de faire l'expérience d'un dénuement rapprochant les fidèles de la pauvreté prônée par le Christ (Goussef 1997). Ensuite, il convient de remarquer la diversité des situations économiques et des opinions politiques des Russes émigrés en France dans les années 1920, trop souvent occultée par l'appellation « Russes blancs », qui conforte l'image fantasmée d'une émigration exclusivement noble et antibolchévique. Nombreux sont les Russes de classes sociales modestes à avoir quitté la Russie précipitamment suite aux destructions causées par la guerre civile opposant les armées bolchéviques et les armées tsaristes. On compte également parmi les élites

intellectuelles émigrées beaucoup de penseurs·euses libéraux·ales, opposé·es au conservatisme politique des véritables « Russes blancs » monarchistes. Il s'agit donc pour l'émigration russe, afin de pouvoir être considérée par les Occidentaux comme une Russie hors-frontière, concurrente de la Russie bolchévique, de fonder une unité culturelle et de pensée qui dépasse ces clivages politiques, unité qu'offre la religion orthodoxe, ainsi que le proclame l'éditorial du premier numéro de la revue orthodoxe *Put'*, fondée en 1925 : « C'est uniquement à travers l'Eglise orthodoxe que l'émigration peut se sentir un seul peuple russe » (cité et traduit par Gousseff 1997, 120). Se produit donc dans l'émigration un véritable renouveau spirituel, accompagné d'un fort investissement identitaire de la religion orthodoxe (Gousseff 2008). On comprend l'importance symbolique de la présence dans le *gorodok* d'une église, symbole de ralliement pour l'émigration russe.

On retrouve également dans le *gorodok* le *traktir*, établissement typiquement russe, apparu à Saint-Pétersbourg sous le règne de Pierre Ier. Le mot est concurrencé dès le début du XIXe siècle par des emprunts étrangers comme *печерпан* ([r'istɐ'ran]) ou *кафе*, et désigne par différenciation des établissements où l'on sert de la nourriture russe traditionnelle. La *Nevka*, à laquelle est adjoint le suffixe hypocoristique, est le fleuve qui traverse Saint-Pétersbourg. Le mot est employé par la diaspora russe parisienne pour désigner la Seine, à la fin d'un processus de translittération de l'hydronyme français en cyrillique – *Cena*. Rien d'ailleurs dans le texte n'indique que le *gorodok* (le village) décrit se situe en France, ce sont les différents hydronymes qui font office d'énigme à résoudre par le lecteur. Il est tout d'abord fait mention du nom étymologique de la Seine – *Sequana* – du nom d'une déesse de la mythologie celtique, puis arrive la *Sena*, remplacée ensuite par la *Nevka* qui, ajoutée à la suite des hydronymes précédents, semble s'inscrire dans la même histoire, et avoir par là la même légitimité à désigner le fleuve.

La langue russe devient ainsi dans les feuilletons de Teffi un moyen pour ses personnages de faire revivre en exil une réalité typiquement russe : elle applique une sorte de filtre russifiant. Elle est le pendant positif de la puissance évocatrice des

mots : suscitant la nostalgie, elle est aussi capable de l'adoucir en recréant la réalité russe.

La diglossie : entre hypercorrection conservatrice et source de création poétique

La diglossie est une situation linguistique dans laquelle deux langues sont en concurrence, mais dont l'une domine l'autre. C'est le cas des Russes émigrés en France lors de la première vague : la plupart parlait, ou du moins comprenait le français, à l'instar de Teffi, mais leur bilinguisme ne met pas pour autant le russe et le français sur un pied d'égalité, puisque le français est la langue qui domine en dehors de la sphère privée.

Le conservatisme langagier : un enjeu identitaire et politique

Hélène Mélat, spécialiste de la littérature russe du XX^e siècle, a mis en lumière l'idéologie conservatrice des émigrés (Mélat 2008), notamment pour ce qui concerne le devenir de la langue russe. Par différence avec le conservatisme politique ordinaire, le conservatisme dans l'émigration russe se teinte de sacré, sacralité qui s'étend jusqu'à la langue russe, nécessairement soumise à des transformations au contact avec des langues étrangères (xénismes, gallicismes, etc.).

Cette idéologie de la mission sacrée que serait la préservation des valeurs et de la langue russe est défendue par les auteurs émigrés de la première vague, notamment Ivan Bounine – prix Nobel 1933 – qui affirme que la « vraie » langue russe se conserve dans l'émigration, car en Russie soviétique la langue serait corrompue par les néologismes, abréviations, et autres traces de la rhétorique révolutionnaire. Teffi défend la thèse opposée à celle de Bounine dans son feuilleton « О русском языке » [« A propos de la langue russe »] (Teffi 1926, 2). Elle y tourne en dérision les farouches défenseurs des règles de la langue « pure » :

– Что – возмущается другой. Вы сказали “вынь да положь”? Что это за “положь”? От глагола “положить” повелительное наклонение будет “положи”, а не “положь”. Как можно так портить язык, который мы должны беречь, как зеницу ока!

– Comment – s’offusque un autre. Vous avez dit “vyn’ da polozh” ? Qu’est-ce que c’est que ce “polozh” ? L’impératif du verbe “polozhit”, c’est “polozhi”, pas “polozh”. Comment peut-on ainsi ruiner la langue, que nous devons préserver comme la prune de nos yeux !

La réaction disproportionnée du locuteur face à cette erreur – qui n’en est pas une, ou du moins qui est sujet à débat, puisqu’on trouve aussi bien « polozh’ » que « polozhi » à la forme impérative, et bien que la variante « polozhi » soit correcte grammaticalement, on aura tendance à préférer la variante « polozh’ » dans des expressions idiomatiques, comme « vyn’ da polozh’ » – produit un effet comique, et ridiculise les partisans de la « pureté » de la langue russe.

L’hypercorrection de la langue fait partie de ce que Didier Robillard a nommé l’« insécurité linguistique pathologique » (Robillard 1994, 109). Il s’agit d’une situation où le locuteur compense un sentiment d’illégitimité, une peur d’oublier ou de se tromper, par un « surnormativisme ». Or cette hypercorrection dont font preuve les personnages de Teffi empêche en réalité tout échange, puisqu’elle leur fait interrompre sans cesse le dialogue. Pour l’auteur, une langue « pure » est une langue morte :

В России все мы говорили на живом языке. Он всегда менялся, отбрасывал изжитое, впитывал новое, не боялся ничего. Все участвовали в создании его, в питании новыми соками. Никто никого не одергивал, не исправлял, не останавливал.

En Russie nous parlions tous une langue vivante. Elle changeait en permanence, rejetait l’usité, absorbait la nouveauté, n’avait peur de rien. Tout le monde participait à sa création, en l’abreuvant de sèves nouvelles. Personne ne rabrouait, ne corrigeait, n’interrompait personne.

La langue parlée en Russie prérévolutionnaire était selon Teffi une langue vivante, parce qu’elle tolérait en son sein des milliers d’accents, de dialectes, d’expressions idiomatiques régionales (on ne parlait pas le même russe selon qu’on habitait à Saint-Petersbourg, Moscou ou Odessa). Selon Teffi, c’est donc la capacité d’une langue à absorber l’altérité, la nouveauté qui garantit sa survie et sa vivacité poétique. Et l’auteur de conclure par cet avertissement funeste :

Не может умереть, замереть, застыть живой язык. [...] Какие бы шлюзы ни ставили сейчас нашему бедному эмигрантскому языку, он прорвет их, и если суждено ему стать уродом, то и станет, и будет живым. Чем питать его? Старыми нашими истрепанными

книжками? А самим нам много ли веку осталось! Горько, жалко, но это так. А разве там, в России, не отошел язык от старого русла? Разве он тот, каким мы его оставили? Почитайте их разговорную литературу. Поговорите с приезжими. Прислушайтесь. Мы еще храним старые заветы, потому что любим наше прошлое, всячески его бережем. А они не любят и отходят легко и спокойно. И мы, хотя будем очень горевать, но уйдем тоже.

Une langue vivante ne peut pas mourir, arrêter d'évoluer, se figer. Quelles que soient les écluses qu'on a imposées à notre pauvre langue émigrée, elle passera au travers, et si elle doit devenir monstrueuse, qu'elle le devienne, ainsi elle sera vivante. De quoi faut-il la nourrir ? De nos vieux immuables classiques ? Mais nous-mêmes combien de temps nous reste-t-il ! C'est un sort amer, pathétique, mais c'est ainsi. Et là-bas, en Russie, la langue ne s'est-elle pas éloignée de son cours ? Est-elle restée telle que nous l'avons laissée ? Lisez leur littérature populaire. Discutez avec ceux qui viennent d'arriver. Ecoutez. Nous conservons de vieux commandements, parce que nous aimons notre passé, nous voulons le conserver par tous les moyens. Mais eux ne l'aiment pas, et s'en éloignent facilement et calmement. Et nous, même si nous nous en désolons, nous nous éloignons aussi.

Teffi assimile l'attachement des émigrés à la conservation de la langue russe à un refus de continuer à vivre, ce qui n'est pas sans rappeler la remarque de Victor Hugo sur le paysan breton « parlant une langue morte, ce qui est faire habiter une tombe à sa pensée ». L'exil ainsi vécu est une « *загробная жизнь* » : une vie d'outre-tombe¹⁰.

Hybridation, néologismes, gallicismes : la langue renouvelée par l'exil

Anaid Donabedian-Demopoulos a étudié les enjeux linguistiques et identitaires de la pratique du polylinguisme au sein d'une diaspora, où règne la diglossie : lorsque la langue parlée dans l'intimité n'est pas la langue dominante dans l'environnement. C'est ce qui fonde le paradoxe des langues parlées par les diasporas : on observe d'une part un investissement identitaire, une attitude puriste, une hypercorrection, et d'autre part se multiplient les phénomènes d'emprunts, de calques syntaxiques, de gallicismes, etc.

- Ничего, милый Иван Петрович. Все понемногу устроится. Главное, не теряйте вашей хорошей хитрости. Ну, раз жизнь в Берлине стала невыносима, ясное дело, что вы должны переехать в Париж.
- Вы думаете, что так? – уныло и недоверчиво протянул Иван Петрович.
- Подождите, найдем вам какое-нибудь *meuble*...
- А в каком бедняцком доме?

¹⁰ On trouve l'expression de « vie d'outre-tombe », « *загробная жизнь* » dans le feuilleton « Nostalgie » (Teffi 1920, p.2).

- Что?
- Я спрашиваю, в каком *бецирке*...
- Господи, да вы совсем по-русски говорить разучились. Ну, кто же говорит «в *бецирке*»?!
- А как же по-русски?
- По-русски это называется *арондисман*.

- Ce n'est rien mon cher Ivan Petrovitch. Tout va s'arranger petit à petit. L'essentiel est que vous ne perdiez pas votre bonne humeur [en français dans le texte]. Enfin, puisqu'il est devenu inconcevable de vivre à Berlin, il est clair que vous devez déménager à Paris.
- Vous pensez vraiment ? demanda tristement Ivan Petrovitch avec méfiance.
- Attendez, nous allons vous trouver un *meublé* [en français dans le texte]...
- Et quel est le *bezirk** le moins cher ?
- Quoi ?
- Je vous demande quel *bezirk**...
- Monsieur, vous avez complètement oublié comment parler russe. Enfin, qui donc dit un « *berzik** » ?
- Eh bien, comment dit-on en russe ?
- En russe cela s'appelle un *arrondissement* [en français dans le texte]

Teffi observe dans le feuilleton « *Разговор* » – « La conversation » (Teffi 1923, 3) – une contamination progressive de la langue russe des émigrés par les langues des pays d'arrivée, ici l'allemand et le russe (Berlin et Paris furent les villes où les Russes ont le plus massivement émigré pendant la première vague). Cette contamination est le ressort comique et poétique de tout le feuilleton, et source autant de confusion que d'une démultiplication des possibles linguistiques.

- Скажу вам откровенно, – мне теперь уже трудно определить, какое выражение эхт, какое не эхт.
 - Это что же?– Не эхт... не эхт руссиш. Не эхт-русское.
 - Не эрусское?
 - Как?
 - Так можно прямо с ума сойти.
- Je vous le dis en toute honnêteté, il m'est aujourd'hui difficile de définir quelle expression *echt*, et quelle expression n'est pas.
 - Qu'est-ce que c'est que cela ? N'est pas... je doute que c'est russe
 - Etrusque ?
 - Comment ?
 - Il y a de quoi devenir fou.

Le jeu linguistique se fonde sur la proximité sémantique et phonétique entre le verbe *être* en russe au présent : *есть*, et l'adjectif allemand *echt* qui signifie authentique,

véritable. Le quiproquo linguistique porte aussi bien sur la réalisation phonétique du mot que sur son sens.

Parmi les auteur·ices russes émigré·es, Teffi présente la particularité de n'avoir pas cherché à atteindre les lecteur·ices de son pays d'accueil, ni par un changement de langue d'écriture (on pense ici à l'exemple très parlant de Vladimir Nabokov, qui commença sa carrière d'écrivain en russe, écrivit une nouvelle en français, « Mademoiselle O », lors de son exil en France en 1936, puis son premier roman en anglais, *La Vraie Vie de Sebastian Knight*, dès son arrivée aux Etats-Unis en 1940), ni par une politique de traduction active de ses œuvres (Ivan Bounine à la même période était traduit par des noms connus du public français, comme Romain Rolland ou André Gide, bien qu'il ne se soit pas montré très satisfait de ces traductions). Elle écrivit avant tout pour ses compatriotes, ce qu'attestent les thèmes récurrents de l'exil, de la nostalgie et du mal du pays dans ses œuvres.

Ces dernières témoignent des transformations que subit la langue russe en exil au contact des langues des pays d'accueil. Si ces transformations cristallisent les tensions qui divisent l'intelligentsia émigrée, et deviennent un enjeu politique et identitaire majeur, elles sont surtout exploitées par Teffi comme sources comiques et poétiques. La langue de Teffi est à la fois le lieu où se ressent le mieux la nostalgie de l'émigré·e russe en France, par la recréation poétique d'une Russie perdue, mais aussi le lieu d'un bouillonnement linguistique fécond, un encouragement à accepter les mutations pour sortir enfin de la « vie d'outre-tombe ».

Bibliographie

- Beaujour, Elizabeth Klosty (1984), *Prolegomena to a Study of Russian Bilingual Writers*, in « The Slavic and East European Journal », vol. 28, n° 1.
- Bethea, David (1984), *1944-1953 : Ivan Bunin and the Time of Troubles in Russian Emigré Literature*, in « Slavic Review », vol. 43, n°1, pp. 1-16.
- Beysac, Michèle (1971), *La vie culturelle de l'émigration russe en France : chronique, 1920-1930*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Chklovski, Victor Borissovitch (2018), *L'Art comme procédé* [1917], Paris, Allia.
- Condee, Nancy, Clark, Catherine, et al. (2019), *Chapter IC. Double Exposure in Exile Writing : Khodasevich, Teffi, Bunin, Nabokov*, in « Russian Abroad, Literary and Cultural Politics of Diaspora (1919-1939) », Boston, Academic Studies Press.
- Donabedian-Demopoulos, Anaid (2007), *Langues et diasporas : enjeux linguistiques et enjeux identitaires. Réflexion à partir du cas de l'arménien occidental*, in « Arméniens et Grecs en diaspora : approches comparatives », Athènes, Ecole française d'Athènes, pp. 523-538.
- Gousseff, Catherine (1997), *Une intelligentsia chrétienne en exil*, in Pierre Colin (dir.), *Intellectuels chrétiens et esprit des années 1920*, Paris, Ed. du Cerf, pp. 115-137.
- Gousseff, Catherine (2008), *L'exil russe : la fabrique du réfugié apatride, 1920-1939*, Paris, CNRS éd.
- Haber, Edythe (2019), *Teffi, a Life of Letters and of Laughter*, Londres et New-York, I. B. Tauris.
- Hugo, Victor (2001), *Quatrevingt-treize* [1874], Paris, Le Livre de Poche.
- Keijser, Thomas et Zal'tsman, Victor (2021), *Teffi and the Theatre*, in « Russian Literature », vol. 125-126, pp. 27-60.
- Krauss, Charlotte et Victoroff, Tatiana (dir.) (2012), *Figures de l'émigré russe en France au XIXe et XXe siècle : fiction et réalité*, Amsterdam et New-York, Rodopi.
- Livak, Leonid (2004), *Le Studio franco-russe (1929-1931)*, in « Revue d'études slaves », tome 75, fascicule 1, pp. 109-123.
- Livak, Leonid (2007), *L'émigration russe et les élites culturelles françaises (1920-1925)*, in « Cahiers du monde russe », vol. 48, pp. 23-43.
- McMillin, Arnold (1994), *Bilingualism and Word Play in the Work of Russian Writers of the Third Wave of Emigration : The Heritage of Nabokov*, « The Modern Language Review », vol. 89, n°2, pp. 417-426.
- Meïlakh, Boris (1956), *Lénine et les problèmes de la littérature russe*, Paris, Editions sociales.
- Mélat, Hélène (1977), *Un nouveau type d'intellectuel : le dissident*, « Tel Quel », n° 74, pp. 3-8.

- Meyer, Valentine (2021), *Une « vie d'outre-tombe » : l'exil dans les œuvres de Teffi et Makine*, Paris, Sorbonne Université.
- Neatrou, Elizabeth (1972), *Miniatures of Russian Life at Home and in Emigration : the Life and Works of N. A. Teffi*, thèse de doctorat, Indiana University, dirigée par William B. Edgerton, soutenue en décembre 1972.
- Robillard, Didier (1994), *L'insécurité linguistique à l'île Maurice. Quand le chat n'est pas là les souris dansent*, in Francard, Michel, Geron, Geneviève et Wilmet, Régine *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, « Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain-la-Neuve », pp. 109-121.
- Saussure, Ferdinand (1995), *Cours de linguistique générale* [1916], Paris, éd. Payot et Rivages.
- Starostina, Natalia (2013), *On Nostalgia and Courage : Russian Emigré Experience in Interwar Paris through the Eyes of Nadezhda Teffi*, in « Diasporas », n° 22, 1^{er} septembre, pp. 38-53.
- Teffi, Nadejda (1917), *Дезертиры*, « Русское слово », n° 134, 15 juin 1917, p. 3.
- Teffi, Nadejda (1920), *Ке фер ?*, « Последние Новости », n° 1, 27 avril 1920, p. 2.
- Teffi, Nadejda (1920), *Носталгия*, « Последние Новости », n° 17, 16 mai 1920, p. 2.
- Teffi, Nadejda (1923), *Разговор*, « Звено », n° 42, 19 novembre 1923, p. 3.
- Teffi, Nadejda (1926), *О русском языке*, « Возрождение », n° 565, 19 décembre 1926, pp. 2-3.
- Teffi, Nadejda (1927), *Городок (Хроника)*, « Современные Записки », pp. 5-7.
- Teffi, Nadejda (2011), *Et le temps s'arrêta*, trad. Mahaut de Cordon-Prache, Paris, Fallois.
- Teffi, Nadejda (2012), *Un roman d'aventures*, trad. Mahaut de Cordon-Prache, Paris, Fallois.
- Teffi, Nadejda (2017), *Souvenirs, une folle traversée de la Russie révolutionnaire*, trad. Mahaut de Cordon-Prache, Paris, Syrtes.
- Vereshchagin, Vladimir (1968), *Teffi*, in « Russkaja mysl' », Paris, n°2713, 21 novembre, p. 8.

Notice biographique

Normalienne et titulaire d'un Master en Littérature comparée de Sorbonne Université, Valentine Meyer est l'autrice d'un mémoire intitulé *Une "vie d'outre-tombe" : l'exil dans les œuvres de Teffi et Makine*. Elle est agrégée en Lettres modernes. Collaboratrice régulière au Centre culturel Soljenitsyne de Paris, elle prépare une thèse sous la direction de Tatiana Victoroff à l'Université de Strasbourg, portant sur la langue littéraire des auteur·ices russes émigré·es en France entre 1920 et 1945. Elle travaille à la traduction en français d'un recueil de feuillets de Teffi, à paraître aux éditions YMCA-Press en 2024.

valentine.meyer@ens.psl.eu

Citer cet article

Meyer, Valentine (2024), *Nadejda Teffi : la langue russe en exil*, «Scritture Migranti», sous la direction de Silvia Baroni et Guido Mattia Gallerani, n. 17/2023, pp. 111-127.

Informativa sul Copyright

La rivista segue una politica di "open access" per tutti i suoi contenuti. Presentando un articolo alla rivista l'autore accetta implicitamente la sua pubblicazione in base alla licenza Creative Commons Attribution Share-Alike 4.0 International License. Questa licenza consente a chiunque il download, riutilizzo, ristampa, modifica, distribuzione e/o copia dei contributi. Le opere devono essere correttamente attribuite ai propri autori. Non sono necessarie ulteriori autorizzazioni da parte degli autori o della redazione della rivista, tuttavia si richiede gentilmente di informare la redazione di ogni riuso degli articoli. Gli autori che pubblicano in questa rivista mantengono i propri diritti d'autore.